

**128**

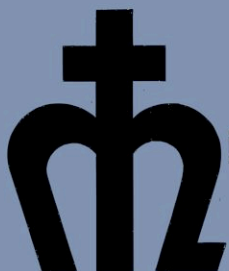
18<sup>e</sup> ANNÉE

# missions des îles

FÉV.-MARS 1964

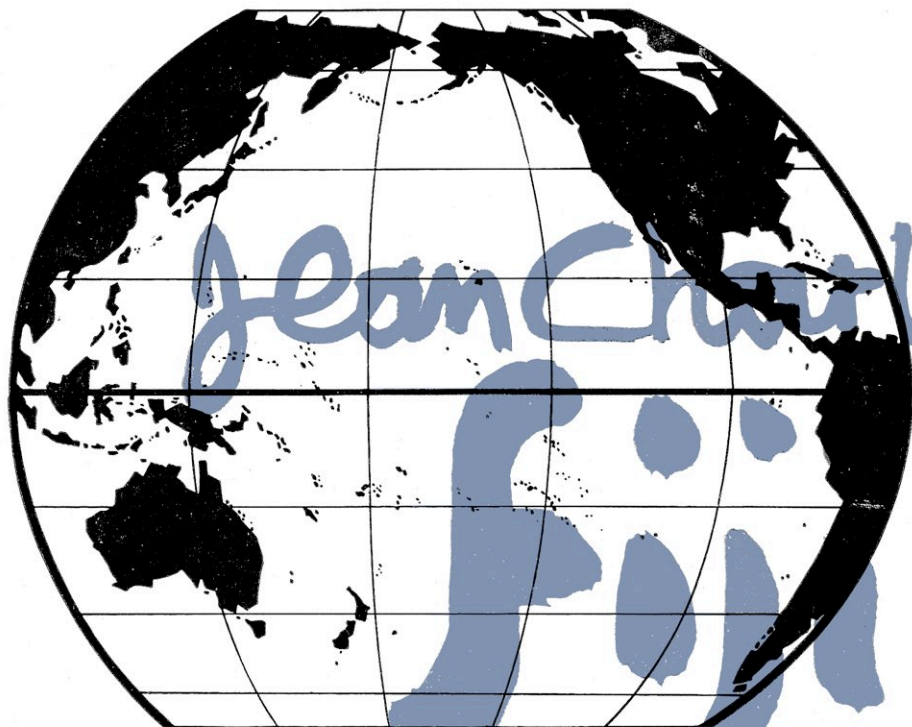
1 franc





**issions des îles**

ORGANE MENSUEL  
DES MISSIONS  
MARISTES  
D'OcéANIE  
108, RUE DE  
VAUGIRARD, PARIS (6<sup>e</sup>)  
BAB. 07-48



Dans ce Numéro

« Missions des Iles » apprenait l'an dernier, par une note passée dans la presse du Pacifique, l'exécution par le grand artiste qu'est Jean Charlot, de fresques décoratives dans l'église de la mission catholique de Naiserelangi, dans le vicariat de Mgr Foley, aux îles Fidji.

Directeur de l'École des Beaux-Arts de Honolulu, rien de ce que fait Jean Charlot n'est indifférent. Se voir appelé à décorer une église fidjienne allait immédiatement l'affronter à un difficile problème d'adaptation. Comment allait-il s'en tirer ? Curieux, nous avons fait venir quelques photographies de son œuvre. Malgré de mauvais tirages, elles nous ont paru témoigner d'une œuvre si heureuse, si exemplaire, que nous lui en avons sans tarder demandé un commentaire et une explication. Pourquoi a-t-il ainsi conçu la décoration de cette église ? Comment a-t-elle été réalisée ? Quelles furent les réactions des Fidjiens devant son œuvre ?...

Modeste, Jean Charlot a chargé sa femme, qui vécut avec lui à Fidji au cours de son séjour, de répondre à nos questions. Qu'elle en soit remerciée ! Cela nous vaut une explication féminine, c'est-à-dire vivante, sensible, imagée et cependant toute intérieure, du travail de son mari.

Mme Jean Charlot nous dit simplement comment est née cette fresque, au jour le jour, et pourquoi elle s'intègre si profondément dans la vie de la petite communauté dont les Charlot ont partagé quelque temps l'existence.

Son texte était écrit en américain. Notre traductrice a fait l'impossible pour garder le caractère direct et primesautier de ces pages éclairantes qu'elle a intitulées :

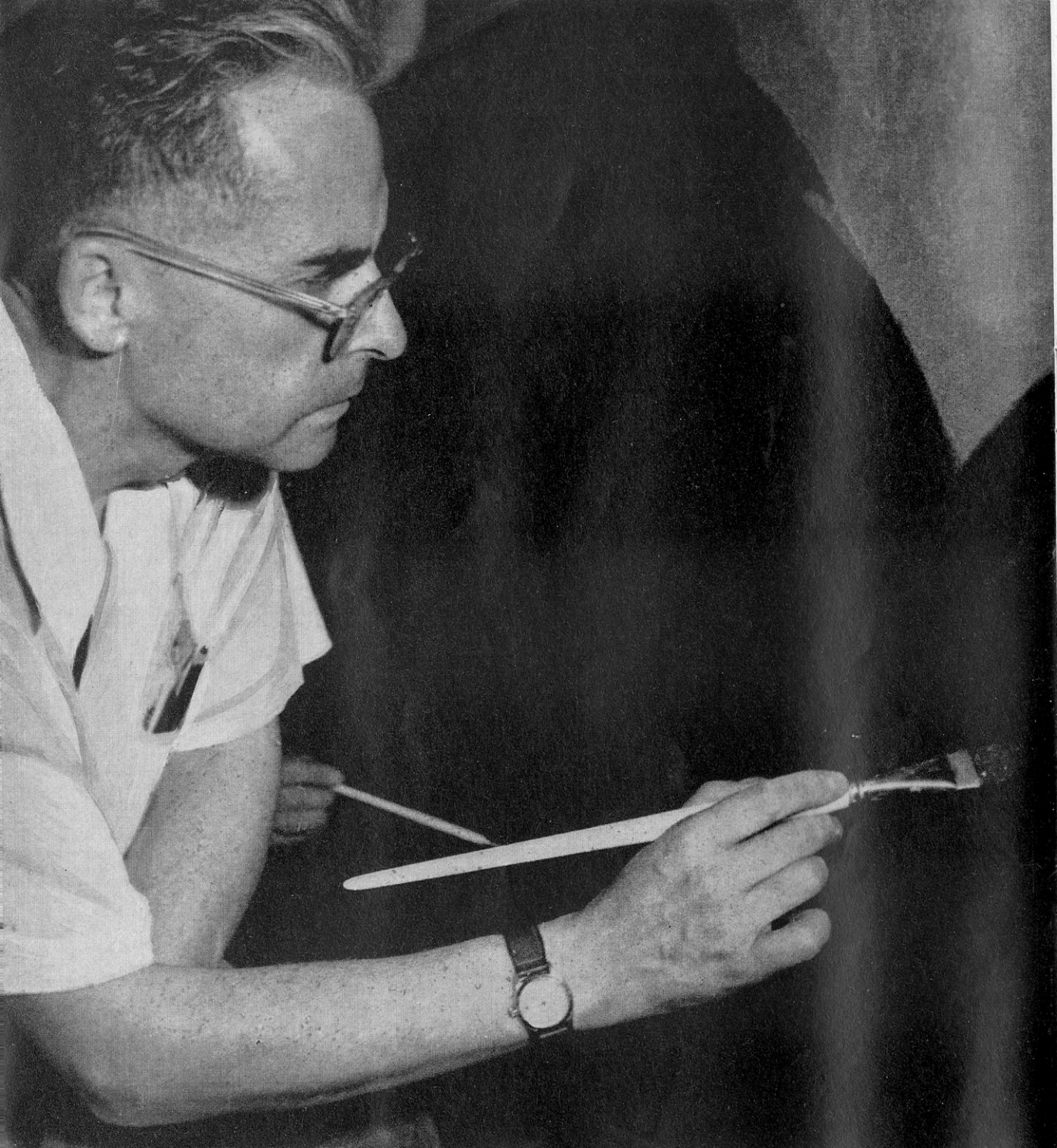
## à propos des peintures murales de M. Jean Charlot à Fidji

Pour un artiste, exécuter une fresque, c'est à la fois un sujet de joie et une cause de déception. C'est à Mexico que Jean, mon mari, peignit son premier mur ; il travailla le revolver à la portée de la main, de manière à décourager le courroux des spectateurs, horrifiés à la vue de l'enduit de ciment dont il couvrait les murs de leurs anciens palais. A Chio, il peignit pendant la construction de la nouvelle église des Franciscaïns ; on le considérait comme faisant partie du chantier ; tous sauf lui, étaient protégés par des casques, mais aucun

n'escalada l'échafaudage plus élevé : des murs de quinze mètres ! En Arizona, il prit pour modèles des serpents à sonnettes vivants.

Ailleurs, un pasteur manifesta un tel désir d'une fresque de sa composition qu'il en éleva le mur avant même que l'église ne fût commencée, et Jean eut à travailler dans une position haute et solitaire, entouré d'oiseaux. Le reste de l'église ne fut construit que plus tard. Jean n'est jamais retourné voir l'effet que pouvait faire sa fresque sur un mur intérieur.

D'ordinaire, j'examine avec lui le fini de



l'œuvre. Il a, pour l'aider, de bons artistes amis, des étudiants enthousiastes, ou l'un de ses trois fils. Même si le mur se trouve près de chez nous, je demeure un spectateur fasciné devant l'œuvre géante qui s'avance, à demi-cachée, derrière le labyrinthe des poutres et des échafaudages.

Mais un plafond peuplé d'une myriade d'anges, jamais encore je n'en avais vu ! Une année après son achèvement notre fille Anne allait se marier. Avec générosité, le Curé nous invita à célébrer le mariage dans l'église décorée des peintures paternelles. Ainsi, nous voyageâmes des îles Hawaï à Farmington, dans le Michigan, pour un magnifique mariage, auréolé d'anges. Les parents du jeune homme arrivaient du Vénézuéla !

Au cours du même voyage, nous fîmes un crochet par Fidji. Jean y avait été invité par Mgr Franz Wasner, le célèbre aumônier des Chanteurs de la Famille Trapp. Il semblait que Monseigneur eût fait de l'art la première étape de son travail missionnaire car, tout au début, Jean se vit demander par lui, quel jour il partagerait sa tâche.

Voici ce que l'évêque écrivait :

*« En route vers Fidji, j'ai passé une semaine dans l'île Kauai. Tous les jours, j'ai célébré ma messe au maître-autel de la nouvelle église Sainte-Catherine. Votre œuvre, sur le mur, m'impressionna chaque jour davantage. Lorsque j'ai pris mes fonctions à Fidji, la décoration si peu inspirée des murs de mon église a produit sur moi un effet contraire, et m'a déçu de jour en jour. Puis, la pensée m'est venue de vous demander de bien vouloir faire, pour cette église, ce que vous aviez fait pour Sainte-Catherine : lui conférer un caractère de puissance et lui insuffler une vie.*

*« Ma paroisse comprend la majeure partie de la Province de Ra, dans les basses terres qui longent la grand'route ; tout près de l'Océan, les Indiens employés, descendants de cultivateurs, plantent la canne à sucre sur une*

*terre louée ; les villages fidjiens s'étagent, nombreux, sur les collines ; on trouve aussi quelques boutiquiers chinois, des Australiens ou Néo-Zélandais et, aux raffineries de Penang, des Européens. Fidji n'est pas, comme Hawaï, un centre de fusion des races, et rien ne laisse prévoir qu'elle le devienne un jour.*

*« Tous ces gens, d'origine disparate, gardent leur individualité dans le costume et leurs habitudes de vie quotidienne, mais deviennent cependant une grande famille dans le Christ.*

*« Votre travail ici serait le premier du genre : une œuvre spectaculaire en ce sens qu'elle attirerait l'attention de chacun, et ouvrirait les frontières, jusque-là très étanches, qui séparent Indiens et catholiques, catholiques et Fidjiens. Fidjiens catholiques et non-catholiques, Indiens et Fidjiens. L'avenir de Fidji dépendra de leurs relations, et c'est pourquoi, vu sous cet angle, votre travail aurait un caractère éminemment missionnaire ».*

C'était là une lettre suggestive, et de l'instant où j'ai tapé la réponse de mon mari, jusqu'à l'achèvement de la peinture demandée, j'ai participé de très près à l'aventure. Mon témoignage sera celui d'un témoin oculaire.

Fort heureusement, la robe de mariée de notre fille n'avait pas été emballée avec les peintures à la détrempe. Ce voyage à Fidji, par le Michigan, nous permit de repasser chez nous, à Hawaï, pour y prendre couleurs, pinceaux et carnets à dessins. Les pages de ces derniers étaient vierges, car Jean désirait entreprendre son voyage sans idées préconçues sur les images qu'il découvrirait après avoir traversé la ligne de changement de date.

Nous trouvâmes la Mission sur une colline élevée, surplombant la grand'route qui fait le tour de l'île et qui est dite « la Route du Roi », à 80 miles de Suva, après avoir, avant d'atteindre Naiserelangi et la mer, voyagé dans le vent et la poussière.

Je me demande s'il a déjà existé une mission où l'art et la musique sont mobilisés pour ap-

Jean  
Charlot  
1963





porter au peuple une plus profonde connaissance de Dieu, une mission dont les apôtres sont à ce point désireux d'apprendre de leurs ouailles les vertus naturelles et la sagesse dont elles sont comblées.

Notre premier soir, Jean fut salué par une présentation du *tabua*, la dent de baleine, qui représente à Fiji le plus haut symbole du cérémonial d'accueil. Avis avait été donné à Monseigneur d'attendre les représentants du village; aussi restions-nous, non sans quelque anxiété, sous le porche du presbytère. Leur arrivée nous fut signalée par la lumière des lanternes éclairant les jambes nues des hommes vêtus du *sulu*. Lorsqu'ils s'assirent sur le plancher, face à nous, je pus, à la fois, faire connaissance avec les individus et à travers eux, ressentir ma première impression de la race mélanésienne.

Un chant, auquel un autre chant répondait, des battements de mains, et nous fûmes transportés dans une manifestation d'une telle beauté, d'une telle noblesse, qu'il nous fut impossible de ne pas mesurer sur le champ l'importance du cérémonial dans la vie fidjienne. Le chef de village, interprète officiel, veillait à ce que tous les rites soient bien exécutés.

Jean demeura charmé par sa première dent de baleine. Sans remonter très loin dans les générations, les parents de beaucoup, ici, furent des cannibales; tous les sourires de bonne grâce lui donnent l'impression qu'il pourrait bien être savoureux. Puis un homme présenta des racines *deyaqona*; il s'avança soudain, attifé d'une ceinture en fibres tressées de pandanus formant jupe, avec autour du cou un gros collier de frises de bois teintées en rouge. Autrefois cette racine aurait été mâchée, puis crachée; mais ce soir, on la met de côté pendant que de la poudre et de l'eau sont mélangées, à la main, dans un grand récipient de bois: c'est la minute du *kava* (cliché ci-contre).

Selon la coutume de Fiji, je suis servie la dernière; mais la politesse de ce pays veut qu'au troisième tour, comme c'est parfois l'habitude en Amérique, la femme soit servie la première. Sans oublier de battre des mains, je bois à mon tour dans la coupe de coco qui m'est présentée, penchant la tête en arrière pour être certaine d'en avaler jusqu'à la dernière goutte, puis rejetant la coupe avec le même geste que j'ai vu faire par les autres buveurs.

Les attitudes de l'homme chargé d'orienter le *tabua* et l'importance de la cérémonie du



*kava*, marquèrent Jean à un tel point que les scènes enregistrées ce jour par son souvenir réapparaîtront dans sa fresque.

Les habitants du village s'en vont alors, mais, dans la nuit, nous entendrons le battement des tambours de bois, et celui des troncs d'arbres évidés, appelés *lalis*.

Cependant ce bruit de jungle sauvage, déchirant le sommeil, n'est pas exécuté en l'honneur du peintre fresquist. Il appelle chacun à la messe de minuit. Elle sera suivie d'une adoration jusqu'à huit heures du matin. Ainsi la Mission prend elle sa part à l'ouverture, à Rome, du Concile œcuménique.

Chaque jour, c'est le battement du *lali* qui rassemble les fidèles à l'église. En même temps, Monseigneur sonne vigoureusement les cloches suspendues à un porche du presbytère.

Et voici l'aube de dimanche : notre premier matin ! L'église, dédiée à saint François-Xavier, fut hardiment construite, de pierres et de ciment, il y a quelques cinquante ans par les missionnaires français. Elle a une allure tout à fait européenne, hormis sa toiture en tôle ondulée, très solidement fixée aux chevrons de la charpente, en vue des cyclones fréquents dans les parages. Derrière l'autel, on nous montre le mur à peindre. Franz Glinserer, missionnaire laïque venu d'Autriche, a déjà muré trois des cinq fenêtres, et les a enduites d'une épaisse couche de mortier. Monseigneur décrit le changement apporté : « Tous les Saints sont descendus de leur piédestal céleste, leurs socles ont été enlevés, toutes les niches comblées. Rien ne gêne plus le travail à exécuter. Le mur forme trois pans réguliers ; il a environ neuf mètres de large sur trois de haut ». Jean se trouve satisfait, je pense, devant cette belle surface à orner.

Le sol de l'église est recouvert de *lauhala*, tressé à la main. Toutes les femmes, ici, savent tresser ces jolies nattes. Les fidèles s'assoient ou s'agenouillent à même le sol, les hommes à gauche, les femmes à droite ; les enfants des écoles en avant, les vieux et les bébés en arrière. Sur un côté, des bancs sont réservés aux religieuses et aux instituteurs, à l'opposé nous nous sommes choisis une place : elle sera la nôtre tout le temps de notre séjour à la Mission. Etrangère en visite, j'estimais pouvoir aussi bien rester aux côtés de mon mari et prendre part à ses activités, ou me joindre aux femmes de Fiji..., mais pas en même temps ! Devant ce mur encore nu, imaginer quelles seraient les peintures de Jean aurait été une perte de temps, car il me surprend toujours. Et la messe commence. Quel éclat dans les chants !



Monseigneur découvre son peuple, ses traditions ; si la musique révèle une cacophonique mise en œuvre pour la gloire de Dieu, les chants et les cœurs savent l'émouvoir. Il apprend aux enfants « The soun of Music », et entendre traiter Naiseralangi comme la capitale du chant céleste, me semble joyeusement prophétique. J'observe les petits enfants qui chantent. Quelle charmante distraction de les entendre si bien articuler un parfait latin ! Leurs yeux noirs brillent à la lumière des cierges. Les larges portes de l'église s'ouvrent sur l'ombre des palmiers et la baie lumineuse de Viti Levu. A leur chant se mêlent le souffle du vent, et à d'autres jours, les crépitements des ondes tropicales.

Voici le premier jour de travail. Bien qu'endormi au son des tambours, Jean, dès le lever du jour, se lance, en dessinant d'un point de vue favorable, un arbre à pain qu'il a découvert sur un flanc de la colline. Enthousiastes et curieux, garçons et filles l'entourent sans tarder. Monseigneur leur explique alors que cet art est une prière manuelle, aussi Jean n'éprouve-t-il aucun scrupule à travailler pour l'église le dimanche. L'arbre à pain aura sur la fresque, une place importante. Le mot fijien qui le traduit *utu*, est symboliquement le même que l'on emploie pour désigner le cœur. Jean peindra, pour les noirs Fidjiens un Christ noir. Or le





Sacré-Cœur se trouve être également le patron du Vicariat de Fidji. Pour marquer une intime relation avec la nature, un sol jonché de lourdes feuilles d'arbre à pain, et l'arbre lui-même, entoureront le Christ de tous côtés. La Mission abonde en arbres à pain, et d'après Monseigneur, si on les avait laissé faire, ils auraient envahi la maison et l'église elle-même.

Le lendemain, sur le panneau central couvert de papier, Jean dessine le Corps, nimbé de gloire. Les bras atteignent les coins supérieurs, les pieds s'étendent en bas jusqu'au-dessus de l'autel. Il est ceinturé d'un *masi*, inspiré du *tapa* tendu qui bat le mur de l'entrée du presbytère. En caractères fidjiens, Jean écrit « Omnis Honor et Gloria ». La fabrication du *tapa* est demeurée un art vivant à Fidji.

Pour mieux s'imprégner de la vie fidjienne, Jean se documente, le crayon à la main. Il dessine la fanfare, les coquillages, les poteries, les gens. Un *tanoa*, un grand bol à *kava*, se trouvera à gauche des pieds du Christ. Il dessine la belle tortue que l'on conserve, fumée, suspendue entre les selles des chevaux, sur le mur, derrière le presbytère. A la droite du Christ, il placera un vase de cuivre jaune, exécuté d'après un modèle fourni par Peter, un jeune Indien, qui possède un champ de canne à sucre, tout près de la route. Il a em-



L'auteur et ses modèles. ►



prunté ce vase à sa mère, une païenne. Nous y brûlons un morceau de camphre, et Jean note la flamme bleue et blanche. Elle brûle avec éclat, mais se trouve affaiblie par la lumière du Sacré-Cœur. Les feuilles et les branches de *yagona* jonchent le sol de cette partie inférieure.

Je persuade alors mon mari de quitter un moment son travail, juste le temps de faire avec lui une promenade au bas de la colline, à travers les cases couvertes d'herbes. Invités à y pénétrer, nous les trouvons très coquettes et confortables, avec leurs moelleux tapis de nattes.

Outre la peinture, le travail ne manque pas à la Mission : défrichage, plantation de bananiers, déblaiement, élevage et coprah. Les plantations de café, le sucre de canne et les vaches laitières permettent, pour la joie des visiteurs, une bonne tasse de café du pays. Et puis il y a l'école, avec plus de cent élèves et trois instituteurs !

Franz Glinserer est chargé de la ferme, des travaux de menuiserie, de l'alimentation en eau, de l'entretien du moteur qui nous fournit

chaque soir, trois heures d'électricité, et de tout ce dont je puis avoir besoin pour enfiler un collier en dents de sanglier. Après tout ce travail, il doit trouver le temps d'être maçon pour préparer la fresque. La confection de l'enduit en plâtre exige l'habileté d'un coup de main délicat. Franz y ajoute son petit génie personnel et l'art d'improviser, indispensable à cette tâche. Avant de déverser le mortier d'un camion, sur la route du Roi, il faut extraire le sable des cours d'eau, le laver, le tamiser, et après bien des difficultés, l'imbiber de chaux vive !

Dans la peinture à la fresque, le mortier doit être appliqué tout frais sur le mur, pour le travail de chaque jour. Le tracé de l'ébauche se fait à l'aide d'un dessin à grandeur naturelle qu'on calque dans la chaux avec un clou. Le dessin est alors suspendu de manière à demeurer visible à l'artiste qui passe la peinture à légers coups de brosse sur la surface incisée encore humide. Tout repentir est impossible. Pour se corriger, il faudrait décaper toute une section et recommencer ! Mais si cette technique est fort difficile, elle donne des résultats merveilleux : les images sont absolument inaltérables et les couleurs s'avivent en séchant.



Saint  
Pierre  
Chanel  
(détail)

Le blanc de la chaux qui remonte à la surface de l'enduit, donne aux différentes couches une ravissante luminosité.

A la récréation, les enfants jouent à la balle devant l'église, sur le *rara*. Parfois, ils quittent leurs jeux et rentrent s'asseoir près de Jean. Quels murmures d'émerveillement lorsqu'ils voient apparaître, sous les coups de pinceaux du peintre, un objet familier ou une personne connue !

Les religieuses indigènes viennent, doucement, pieds nus, prier et regarder. Elles sont les supporteurs les plus fidèles de Jean. Alors qu'il peint, face au mur, le dos tourné au monde, il aime entendre leurs exclamations admiratives en fijien ; elles disent : « *E rairai vini-ka ka uasivi* ». « C'est admirable ! et plus encore ! »

Peut-être leurs oh ! et leurs ah ! devant de simples esquisses, décident-ils Jean à aller de l'avant, et à peindre le panneau central avant l'achèvement des deux côtés. Il entreprend le premier jour — quel travail ! — la tête et les bras du Christ. Le mortier lui cause bien des ennuis, et il lui faut revenir travailler après les prières du soir, avant que le mur ne soit tout à fait sec.

Le sujet des panneaux latéraux se trouve être tellement lié à notre existence à la Mission, qu'en décrire la peinture, revient à raconter notre vie quotidienne là-bas.

Au fond et à droite, la petite fille vêtue d'un uniforme scolaire bleu, tout frippé et déguillé, c'est l'une de nos chères petites amies que nous voyons courir en classe, s'asseoir à l'église, venir faire la vaisselle et jouer sur le *rara*. Elle s'appelle Thérésia. J'espère que Jean a remarqué les jolis traits de son visage, la sauvage expression de ses yeux, et la sincère dévotion avec laquelle elle prie saint Pierre Chanel, le martyr de l'Océanie. Près d'elle, se tient le Saint lui-même, serrant la massue qui lui frappa la tête. Le modèle de cette massue est un chef-d'œuvre de bois dur, encore taillé avec des outils de pierre. Il appartient à un grand chef, et reste, aujourd'hui, le trésor du village éloigné, qui le vit mourir à 25 miles d'ici. On l'a prêté à Jean, et, après une course de 35 kilomètres, il lui a été apporté par un cavalier que nous avons vu arriver tout fier d'arborer cette relique. Il s'y trouve sans doute encore le *mana*, qui permet de tuer son homme d'un seul coup. Sans ce *mana*, disent les Fijiens, il faudrait au moins 19 coups !

Pour son portrait de saint Pierre Chanel, Jean s'est inspiré d'une vieille statue de plâ-

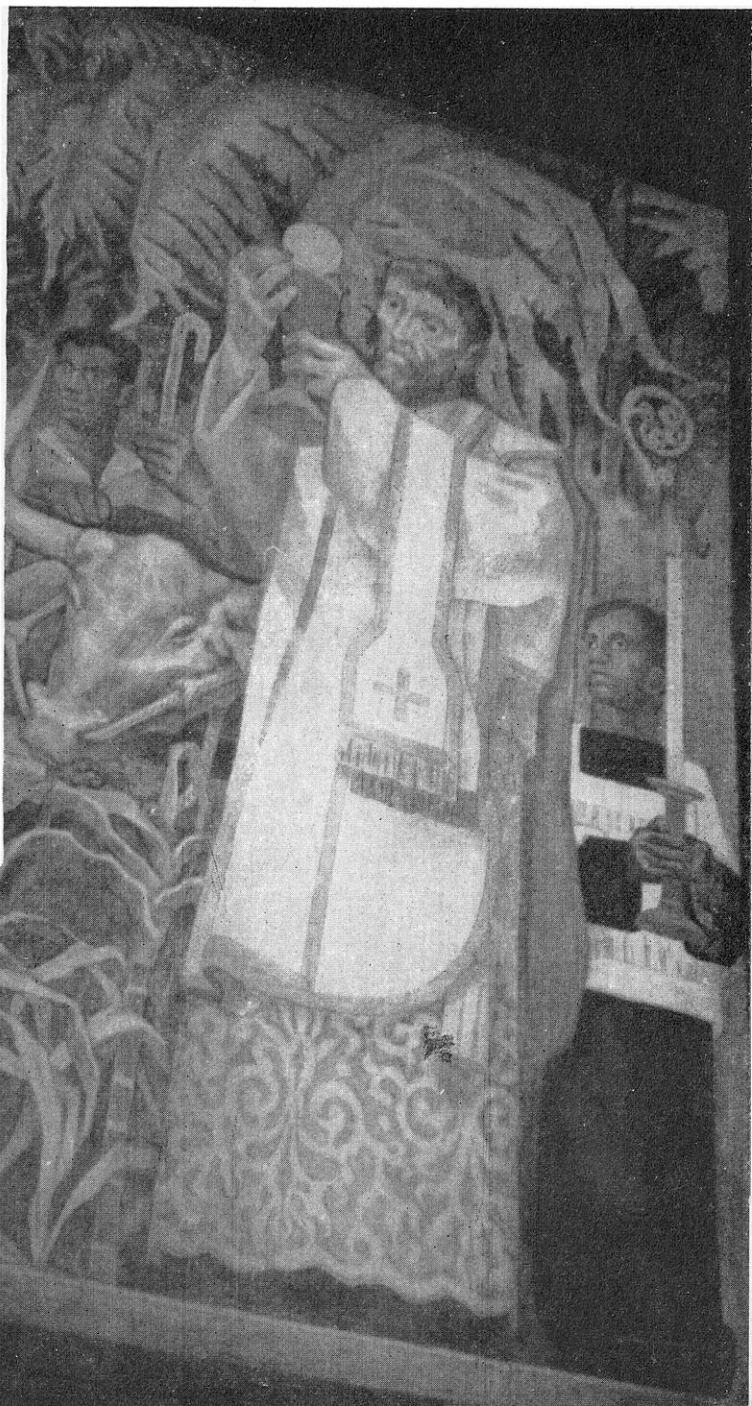
tre, trouvée dans un grenier. Il a vêtu le personnage d'une belle soutane noire, et lui a donné le visage tristement absent de celui qui ne devait pas connaître, en ce monde, le fruit de son labeur.

A l'arrière du panneau de gauche se dresse un bananier en fleurs, l'un des multiples qui poussent dans la brousse épaisse qui couvre les collines. Nous devons certainement beaucoup à l'abondance de ce fruit, dont la cueillette, avec celle des ananas, fournit la plupart de nos desserts.

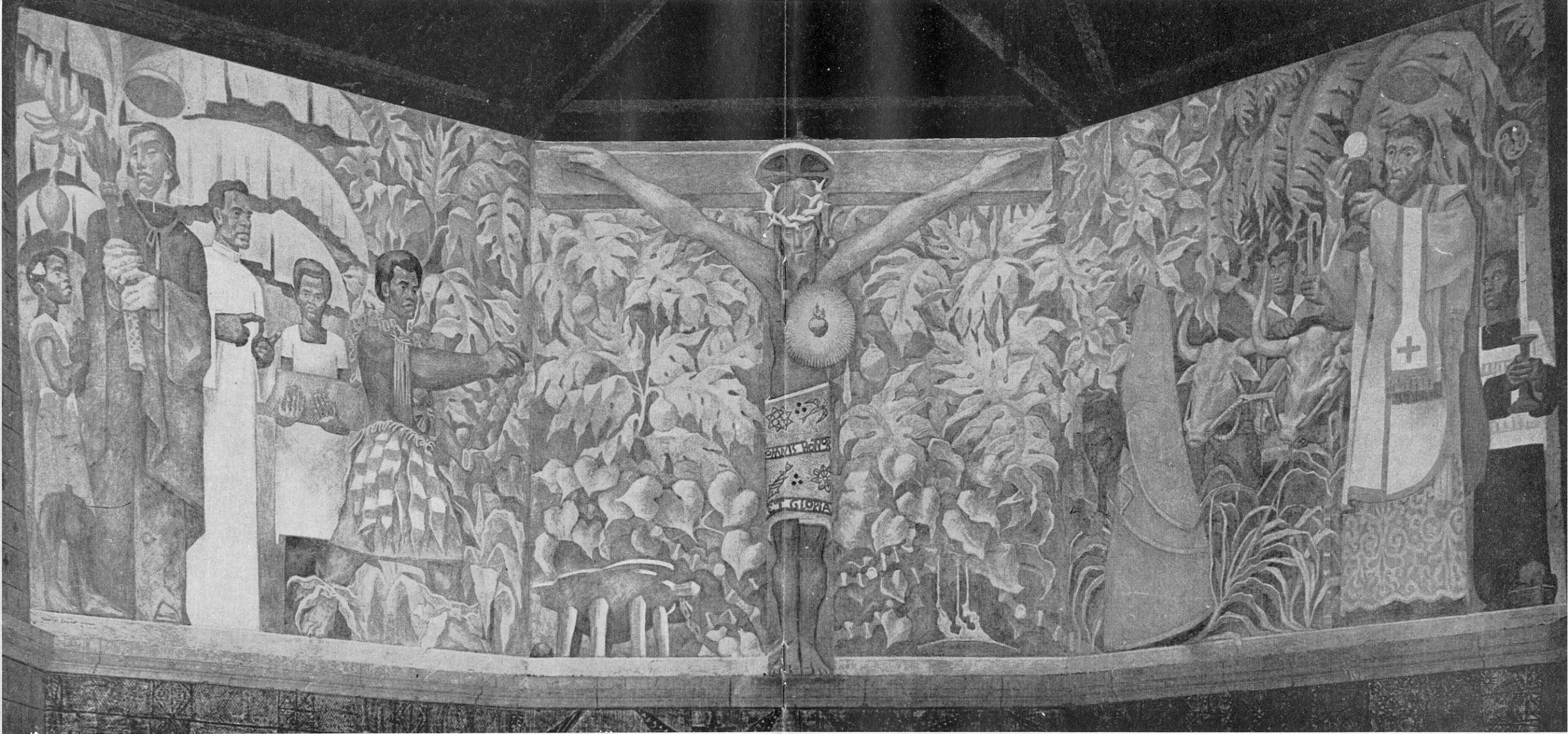
Faisant le pendant de Thérésia, de l'autre côté du mur, se trouve, vêtu d'un rouge étincelant, un petit Indien en enfant de chœur. Il représente l'un des rares Indiens de l'école de la mission. Avec quel sérieux tient-il son cerge, à côté de saint François-Xavier ! On ne sait s'il récite une prière hindoue ou si son esprit roule quelque idée nouvelle.

Saint François-Xavier, tout en blanc et or, représentant le missionnaire zélé, patron de cette église, célèbre par son œuvre aux Indes ; il célèbre la Messe pour la conversion des Indiens à Fiji. Le visage de chacun de ces saints a été composé d'après des images trouvées ici, mais leurs mains sont celles des prêtres de la Mission : celles du Père James Dutton pour saint Pierre Chanel, et pour saint François-Xavier, celles de Monseigneur, qui posa tenant le calice, dans son plus bel ornement. Le décor est constitué par un joli fond de fougères géantes. Jean et moi avons escaladé et dévalé les pentes escarpées de la colline, examinant chaque fougère, pour découvrir enfin que les plus gracieuses étaient celles qui ornaient les marches de l'escalier, derrière le presbytère ! C'est sous la galerie arrière de la maison que donne le studio de Jean ; il s'y assied pour croquer ses modèles, et, sur la table d'entrée, couverte d'une vieille natte de *lauhala*, il broie facilement ses couleurs.

Les extrémités recourbées des fougères semblent des crosses épiscopales et les auréoles des saints brillent sur un fond de fougères et de bananiers. Jean, lorsqu'il peint les panneaux latéraux, travaille tantôt à celui de droite, tantôt à celui de gauche. A cette phase du travail, après avoir achevé sa tâche quotidienne, nous nous réunissons chaque soir pour mesurer les progrès réalisés. Monseigneur fit un jour observer que les auréoles semblaient attendre leurs têtes : « Je me demande s'il n'existe pas, pour chacun de nous, une auréole qui flotte, en quelque endroit de la terre, attendant de ceindre notre visage ». Jean lui répondit :



**Mgr Franz Wasner  
posant pour le St  
François Xavier.**



Fresque exécutée par le peintre Jean Charlot, dans l'église de Naiserelangi, aux îles Fidji, en 1963, 9 × 3 m.

Sur un ton de végétation indigène, arbres à pain,

bananiers, cannes à sucre, l'artiste a fait figurer, de gauche à droite : Saint Pierre Chanel prié par Thérésia, une petite fille de la mission; le Père Mataka, premier prêtre mélanésien; une femme du

pays offrant une natte, et un catéchiste, Célestino, présentant au Christ un tabua. A droite du Christ, une femme indienne vêtue du Sari; derrière elle, Peter, avec sa paire de bœufs; enfin saint François

Xavier, présentant l'hostie, suivi d'un enfant de chœur indien en soutane rouge. Aux pieds du Christ, le plat à kava traditionnel, et un vase indien de cuivre jaune.

« Oui, il doit y avoir bien des auréoles qui se perdent ! »

Mais il peint les gens comme s'ils méritaient leurs auréoles. Chacun rend hommage au Christ à sa façon. Le Père Mataca, dont la tunique blanche contraste avec la robe noire de saint Pierre Chanel, est le premier prêtre séculier mélanésien ; il séjourna quelque temps à la Mission. Le jour même où Jean avait besoin de lui comme modèle, il arriva, visiteur inattendu. Le sermon qu'il prononça ce dimanche fut animé des gestes mêmes que l'on retrouve sur la peinture. Il parlait du Concile œcuménique, en fijiien, insistant sur un détail très fijiien : « Comment le Pape allait-il donc s'y prendre pour nourrir tous ces évêques en visite chez lui ? »

Bien nourrir ses invités est, à Fiji, une marque essentielle de politesse ; mais cela pose des problèmes dans un pays où les productions locales correspondent tout juste aux besoins journaliers. La nourriture de chacun dépend de l'état des plantations de taros ou de manioc, de la possibilité d'abattre une bête ou, pour nous, de la pêche nocturne qu'a pu rapporter le Père Dutton après une journée de travail. Lorsqu'il est appelé en brousse pour quelque ministère, nous devons nous contenter d'une boîte de corned beef.

Les enfants doivent travailler dans les champs pour aider à la récolte, et même rechercher dans les bois les ignames sauvages et les racines comestibles. Sur un flanc de la colline, les religieuses ont planté des légumes ; je descends le chemin boueux afin d'y cueillir quelques laitues pour le déjeuner. La pêche dans les rivières est également source de ravitaillement. Ce sont les religieuses qui cuisinent pour les enfants de l'école. La plus jeune prépare les repas des missionnaires et les nôtres. C'est une femme très gaie ; elle s'en remet souvent à une fille de la école, qui peut, à son tour déléguer ses pouvoirs et faire préparer le repas par une plus jeune camarade. Certains matins, à voir les grumeaux agglutinés dans notre plat de porridge, Monseigneur juge qui, dans cette hiérarchie, en a assuré la préparation.

Lorsqu'une paroissienne de Suva envoie un gâteau au Père Dutton, c'est un grand événement ; il le partage avec nous, comme un don officiel venu de la capitale.

Une femme du pays présente une natte qu'elle tient enroulée dans ses bras. Sur la fresque, elle en fait don à Notre-Seigneur. C'est elle-même qui l'a tressée, puis elle vient l'offrir,

dans une démarche empreinte de douceur et de majesté. Elle porte le costume fijiien, une robe sur un *sulu*. C'est une jeune femme qui vit, avec sa petite famille, dans l'une des maisons de la Mission. Une expression de noblesse et de douceur marque son visage profond, auréolé d'une épaisse couronne de cheveux noirs.

Je regrette de ne pouvoir partager davantage la vie de ces femmes, mais l'œuvre murale se montre très abondante, et la possibilité m'est donnée, par ailleurs, d'aider le Père Dutton en tapant pour lui à la machine des textes en fijiien ; je l'aide ainsi dans la première tâche qu'il s'est assignée : apprendre la langue. Je tape également pour Monseigneur, des articles en latin et en allemand. C'est une bonne chose que ma petite machine portative connaisse toutes les langues, même si je les ignore moi-même.

Quant aux enfants, encore que ce soient des compagnons bien absorbants, je les aime ! Nous nous promenons la main dans la main, ils apportent des livres pour se les faire lire, ou me regardent taper. Lorsque je demande qui aimerait envoyer une lettre, l'un d'entre eux, bravement, se porte candidat, et, réfléchissant beaucoup sur chaque mot, commence à dicter « Mon ami », et à raconter une promenade en pleine mer et la capture d'un requin. Les autres enfants lui offrent d'autres suggestions, mais il suit son idée. Je lui remets la lettre achevée, mais il se montre désorienté, ne connaissant personne à qui la faire parvenir. Je lui demande alors s'il préfère que ce soit à un garçon ou à une fille, et tous en chœur s'écrient : « à une fille », sauf l'auteur qui se contente d'opiner du chef en rougissant. J'énumère toutes les filles de ma connaissance, âgées de huit à onze ans, et ils se mettent enfin d'accord sur Rose-Marie !

Pour m'aider à les distraire, je sors parfois Jean de son travail. Un jour de Première Communion, nous avons confectionné des petites boîtes à bonbons dans les emballages rouges des rouleaux de papier à dessin. Jean sait aussi découper des anges dans du papier. Il s'exécute. Et l'aube de ce matin solennel voit tous les enfants merveilleusement revêtus de *tapa* et couronnés d'herbes et de fleurs. Pour l'offertoire chacun porte au prêtre une coupe en noix de coco, contenant son hostie.

La veille de la Toussaint, Jean transforme un potiron en une lanterne amusante dans laquelle nous allumons une bougie. Quel joyeux émoi, pour les enfants, de la trouver sur le *rara*, lorsqu'ils sortent de l'église après la prière du soir !

Tandis que la femme offre une natte, élément primordial du confort fijien et fruit d'un art essentiellement personnel, l'homme présente le *tabua*, dent de baleine pendue à une corde de chanvre, le plus beau cadeau que l'on puisse faire à Fiji. Le *tabua* s'offre comme marque de plus profond respect ou accompagne la requête d'une faveur insigne : aide à la construction d'une maison, demande d'une fille en mariage, bienvenue à un chef. Sur la fresque, elle est offerte au Christ en croix, au nom du peuple fijien. Puisse le Seigneur, en réponse, bien vouloir répandre ses bénédictions sur cette race merveilleuse.

Le porteur de ce présent, Célestino, est un catéchiste qui arpente les chemins de Fiji pour enseigner et prier. Nous le vîmes pour la première fois un dimanche à la messe, vêtu du *sulu* et d'une chemise blanche, un grand crucifix pendu au cou. Sa silhouette inspira tout de suite Jean. La difficulté fut de l'amener à bien vouloir poser. Il vit dans un village assez éloigné, un village où jadis, un homme inspiré avait fait savoir au peuple qu'il fallait attendre et embrasser la religion qu'apporteraient des hommes en noir. Ceci explique pourquoi, à leur arrivée, les missionnaires en soutane trouvèrent ces hommes tout prêts à devenir des adeptes.

Aujourd'hui, son « petit-fils » catholique, doit être représenté dans l'église, avec toute l'ampleur du cérémonial fijien, jupe de feuilles, bracelets d'herbes, anneaux de feuilles, collier aux couleurs brillantes. Heureusement, Célestino artiste, finit par se produire, et j'espère que son image fera tressaillir tous les cœurs autant que sa vue a su nous émouvoir.

La masse verte du feuillage des arbres à pain rejoint, de chaque côté, le panneau central. Sur la gauche, contrastant avec la force et la vigueur du Fijien, se tient, telle une enluminure persane, une femme Indienne vêtue du *sari*. Dans une dignité toute féminine, elle offre au Christ une guirlande de fleurs. Escaladant l'échafaudage pour observer le détail, Monseigneur fut un peu étonné de reconnaître, agrandies à l'échelle de la fresque, les jolies mains de son instituteur. Elles avaient servi de modèle à Jean !

Peter, le petit Indien est là avec sa propre paire de bœufs. Quand il vint poser, il portait un pantalon bien serré et une chemise blanche, tenue trop soignée pour un enfant que nous voulions représenter en train d'extraire le sucre de canne ou d'aiguillonner ses animaux à la charrue.

L'esquisse des bœufs ne fut pas un travail de studio, et nous demanda un petit voyage à travers champs. Nous le fîmes dans la Volkswagen de Monseigneur. Le petit frère de Peter tint le bout de la corde qui retenait les animaux, tandis que Jean, pour bien les observer, s'assit dans l'herbe sous leur nez. Pendant ce temps, passèrent trois autres paires d'animaux conduits par des petits Indiens. Jean se vit ainsi entouré de huit bœufs, qui le frôlaient comme s'ils s'intéressaient à son art, et les petits garçons curieux demeuraient complètement cachés, perdus au milieu de ces énormes bêtes.

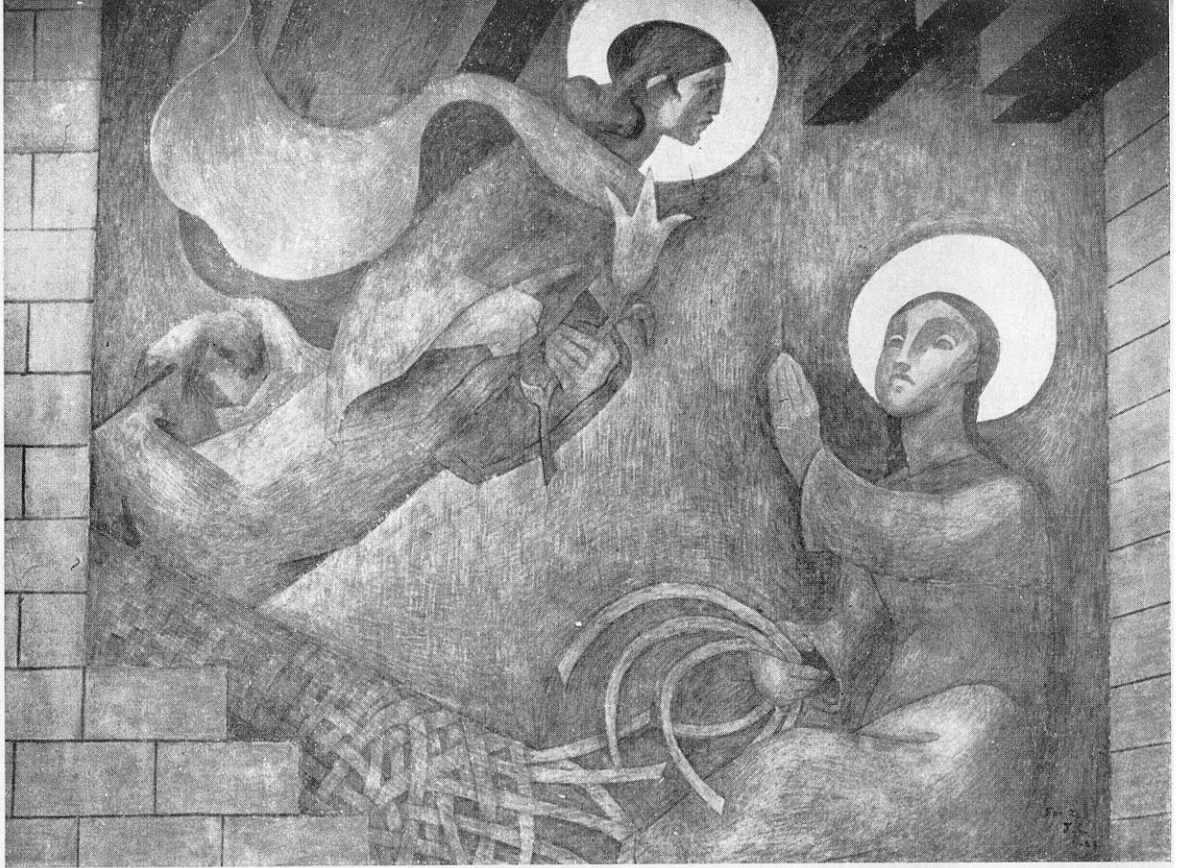
Tant de bœufs, et si vite rassemblés : quelle meilleure preuve apportée pour montrer l'importance de ces animaux dans la vie des Indiens de Fiji ? Observant la paire qui se trouvait représentée sur la fresque, quelqu'un écrivit : « Leur tête se trouve exactement tournée du côté où, lorsqu'ils sont au travail, elle oscille lentement. Ce mouvement est très suggestif, et nous avons l'impression de les voir s'avancer à travers le feuillage ».

A la porte d'une maison, nous demandons jusqu'où continue le champ de canne à sucre, car nous savons que la route le traversera pour se rétrécir en un sentier, le seul qui atteigne les villages de montagne. La femme indienne qui nous renseigne le fait si amicalement — ce n'est pas toujours la manière des Indiens à Fiji — que je suis revenue, un autre jour, lui rendre visite.

Le nombre de ses enfants excitait beaucoup ma curiosité : en effet, ils n'arrêtaient pas de courir autour de nous et si rapidement, que mon compte variait entre sept, huit ou neuf. Il me fallut les appeler un à un pour m'apercevoir qu'ils n'étaient que sept ! Tous assis à la porte de la case, ils dégustaient des mangues. Tous ignoraient l'anglais, et de mon côté, je ne pouvais parler ni l'indien, ni le fijien ; cependant ils m'apportèrent un « rocking chair ». L'un d'eux m'éventa ; un autre m'offrit des fruits. Ce fut une délicieuse visite. Plus tard, ils me firent entrer, et me servirent des œufs à la coque et une tasse de thé sur une table. Leur maison, meublée de lits et de chaises en bois, avec des planchers très nus, se montrait toute différente de la maison fijiennne au toit couvert de chaume et au sol agréablement tapissé de nattes.

Ayant trouvé un champ de canne à sucre à point, Jean s'assied en plein soleil pour faire son croquis, tandis que Monseigneur et moi cherchions de l'ombre sous un grand arbre.





La peinture murale se trouve, maintenant presque achevée. Ce fut une pénible tâche, pour Jean, de travailler dans la faible lumière de l'église et de peindre, à la lampe, des tons par ailleurs délicats. L'humidité rend problématique le séchage du mortier ; par ailleurs le temps presse, car mon mari doit bientôt reprendre ses classes, à l'école des Beaux-Arts de Honolulu. Quant à Monseigneur, c'est pour lui la pleine expérience d'une vie avec les peintres de fresques et leurs travaux ; une aventure partagée certes, et que Jean reconnaît comme telle en signant, sur la droite, « Jean Charlot, peintre », et de l'autre côté, de l'écriture de Monseigneur, « Francisco Wasner, Recteur ». Il a surmonté cette signature de la barette épiscopale ; la plus belle, celle qui nous fut prêtée pour modèle, resta précisément rangée dans mon armoire jusqu'à ce que l'on en

eût besoin pour cette dernière partie de l'œuvre.

La fresque touche à sa fin : aussi les chefs de villages des paroisses environnantes préparèrent-ils une fête pour remercier Jean, fête délicatement fixée au dernier jour de classe avant les vacances de Noël. Avec l'ultime coup de pinceau sur le mur, arrivent les parents. Ils viennent ramener les enfants à la maison, et c'est alors la longue marche sur le rivage ou par delà les collines.

Tous se dirigent vers la Mission où, sans aucun plan apparent et de la manière la plus naturelle du monde, les hommes ont construit, sur le *rara*, une charmante petite maison de bambou : feuilles de bananiers en guise de toit, murs ornés de branches de cocotier et sol couvert de nattes. On a égorgé le *bullamakau*

— un mot forgé pour désigner bœuf ou vache. Et les femmes s'affairent à la cuisine. Je m'assieds à l'intérieur de cette case, avec les hommes rassemblés autour du plat à *kava*, dont je commence à apprécier le goût. Puis la fête commence, et les femmes arrivent, portant les nattes comme sur la fresque, et les empiant devant Jean.

Le soir, c'est la cérémonie de la distribution des prix, accompagnée d'un spectacle dont le texte est de Henri Ghéon ! Chaque enfant s'avance pour recevoir ce qu'il a mérité et s'agenouille pour baiser la main du prêtre.

Quelques jours plus tard, nous organisons une réception pour la remise officielle de la fresque. Dignitaires et invités viennent de Suva ; la carte d'invitation annonce : « Discours ; Remerciement ; Bénédiction ; Magiti ; Meke ».

Organisée par le Père Dutton, la fête se dé-

roule dans la petite maison de cocotier construite auparavant. Le sol en est paré d'un repas des plus copieux et appétissant dont les mets, disposés sur des plats de feuilles, seront mangés avec les doigts. Des noix de coco, ouvertes par le haut, serviront de boisson rafraîchissante.

Pour le *meke*, les femmes, dans leur long *salu*, exécutèrent des danses pleines de lenteur et de sobriété. Les hommes, sous la direction de Célestino, dansent sauvagement, martelant le sol de leurs pieds et frappant le ciel de leurs massues de guerre.

Au cours de l'action de grâces, dans l'église, Monseigneur fait part au peuple de son espoir : « Fiji se doit de défendre la paix, et il ne le pourra que dans la mesure où ses deux races maîtresses demeureront solidaires comme elles le sont sur la fresque... Il nous reste



à comprendre le message offert à nos yeux, à en pénétrer nos esprits et nos cœurs : puisse-t-il nous donner chaque jour l'amour de Dieu et du travail qui émane de l'œuvre de celui qui est devenu notre ami, le Professeur Charlot ».

Invité à prendre la parole, Jean déclare que les Fijiens lui ont beaucoup apporté en échange de cette peinture murale, où il a essayé de les représenter. Il les a vu confectionner des nattes, construire des maisons, chanter et danser, autant de choses que lui ne saurait faire, et dont il emportera, avec celui des hommes rencontrés, le souvenir. Les êtres représentés sur la fresque passeront, mais leurs descendants les y retrouveront tels qu'ils ont vécu. « N'est-ce pas là un véritable échange ? Je suis incapable de réaliser leurs propres œuvres, mais la peinture murale me permet, en retour, de leur en laisser une image ».

Personne ne m'a demandé de parler. Mais si j'avais eu à le faire, j'aurais tout résumé en une formule fijienne que j'aime bien : « *Vina-ka...* C'est une bonne chose ! »

C'est bientôt Noël. Et comme cadeau de Christmas à Monseigneur, je demande à Jean de peindre les panneaux surmontant les deux autels latéraux ; ils mesurent chacun trois mètres sur quatre. Cette fois-ci, aucune enquête, aucune question : l'expérience de quarante années de peinture murale se déverse directement des pinceaux de mon mari sur les murs ; à gauche, l'atelier de saint Joseph, à droite, une Annonciation à la Vierge en train de tresser une natte fijienne.

Quel merveilleux Noël ! Mon « cadeau-mural » personnel ! Le Père Dutton célèbre la messe à mes intentions. Monseigneur m'offre son livre de chants. Franz, mettant à profit son nouveau savoir, peint, sur le mur extérieur du presbytère, une jolie mosaïque visible à la sortie de l'église.

Un jour nous reste, maintenant, pour atteindre Suva, prendre le bateau, puis nous envoler. Un repas d'adieux, une halte imprévue, pour le *yaqona*, sur le chemin qui descend de la Mission au village de Célestino, et ce sont les adieux définitifs ! Le prophète du village rêve d'un autobus qui faciliterait la venue des admirateurs... Point n'est besoin d'être prophète pour imaginer la foule désireuse de venir à Naiserelangi, car il fait bon vivre dans ce lieu charmant où se lève pour tous un jour nouveau que les enfants saluent de prières et de chants.